

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

160 | octobre-décembre 2001

Droit, coutume, mémoire

Christian Geffray (1955-2001)

Françoise Héritier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/122>

DOI : 10.4000/lhomme.122

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 7-10

ISBN : 2-7132-1391-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Françoise Héritier, « Christian Geffray (1955-2001) », *L'Homme* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2001, mis en ligne le 12 juin 2003, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/122>

Christian Geffray

(1955-2001)

Françoise Héritier

J'AI PEU CONNU, à vrai dire, Christian Geffray, contrairement aux autres participants à cet hommage¹, mais je l'ai beaucoup estimé.

Notre première rencontre date du temps de son premier terrain, qu'il effectua sous la direction de Claude Meillassoux et dont *Ni père ni mère* est le produit. Je l'ai vu à ce moment à deux reprises pour discuter sérieusement de ses thèses (auxquelles je ne souscrivais pas, même si j'admirais le travail de terrain et l'intelligence du propos), avant et après la publication de son livre. À la suite de son entrée à l'Institut de recherche pour le développement (ex-Orstom), il m'a fait signe de temps en temps, en me parlant de ses recherches. Mais je ne l'ai revu, physiquement, qu'une seule fois, il y a plus d'un an, chez des amis ayant des accointances avec le Brésil et plus largement avec l'Amérique latine. Il m'avait parlé alors longuement de ses travaux dans les milieux de production, ou plutôt de contrôle de la production et du marché de la drogue, dans des termes assez proches, je dois dire, des analyses que j'ai trouvées sous la plume de Philippe Bourgois, lequel travaillait dans les milieux de la vente du crack à New-York, et dont la traduction française de son livre vient de paraître². Cette «quête du respect» me paraissait être aussi la note dominante qui ressortissait du travail de Christian Geffray, au Brésil et ailleurs.

Il me semblait, en tout cas, que l'ethnologie de Christian Geffray n'avait peur de rien, y compris des risques physiques ou psychologiques que l'on peut être amené à prendre. Que ce soit dans l'analyse de la cause des armes au Mozambique

1. Réunion organisée au Centre culturel Calouste Gulbenkian pour le lancement du dernier livre de Christian Geffray, *Trésors. Anthropologie analytique de la valeur*, par ses proches, les Éditions Arcanes et la Fondation Gulbenkian (en présence de Yves Goudineau, Claude Meillassoux, Moutapha Safouan et moi-même). Christian Geffray était également l'auteur de *Ni père ni mère. Critique de la parenté : le cas makhawa*, Paris, Le Seuil, 1990 ; *La Cause des armes au Mozambique*, Paris, Karthala, 1990 ; *Chroniques de la servitude en Amazonie brésilienne*, Paris, Karthala, 1996 ; *Le Nom du maître. Contribution à l'anthropologie analytique*, Strasbourg, Arcanes, 1997.

2. Cf. Philippe Bourgois, *En quête de respect*, Paris, Le Seuil, 2001. [Éd. orig. *In Search of Respect. Selling Crack in El Barrio*, New York, Cambridge University Press, 1996.]

ou dans ce dernier travail sur les milieux de la drogue, Christian Geffray s'est aventuré sans crainte en terrain inconnu *et* dangereux.

J'en ai toujours conçu pour lui une grande estime et une grande admiration.

Mais cet homme discret et sage s'est lancé aussi dans d'autres terrains, sinon inconnus du moins encore mal balisés, et dangereux pour d'autres raisons, intellectuelles celles-là.

Ma présence ici peut étonner en ce sens. Car je n'appartiens pas à cette école originale qui veut recentrer anthropologie et psychanalyse sur un objet commun. Je n'ai pas trouvé jusqu'alors vraiment convaincants les divers essais qui visaient à faire se rencontrer les deux ordres de connaissance, où il s'agissait plutôt d'un débordement de l'un dans l'autre, d'une prise de contrôle éphémère, que d'une réelle interpénétration, à quelques exceptions près, du côté de l'anthropologie. De plus, qu'il s'agisse de sexualité, de définition de la personne, du sens des mythologies, il m'a semblé souvent que l'usage des connaissances psychanalytiques visait à trouver des clefs, des significations partielles, jamais à fournir un *entendement du tout* psychologique et social.

C'est donc ce terrain peu balisé jusqu'ici que Christian Geffray a eu l'audace de parcourir, de façon téméraire peut-être, mais à mes yeux efficace et probante, car il me semble être parvenu à travers une « anthropologie analytique » apparemment limitée à la valeur, à faire sentir que le double langage de la foi et du calcul organise effectivement la totalité du jeu social.

Dans *Trésors. Anthropologie analytique de la valeur*, qu'il m'avait envoyé et dont on parle aujourd'hui, il use de l'idiome lacanien pour rendre compte de quelques situations ethnologiques et historiques exemplaires, « compositions historiques singulières » de deux grandes structures discursives. Ce sont celles qui opposent les deux organisations irréductibles fondées l'une sur la foi, l'autre sur le calcul.

Mais encore faut-il ajouter que seul l'idiome lacanien me sépare de lui, même si je salue la réussite exemplaire de ce composé d'anthropologie et de psychanalyse pour rendre intelligibles des processus à la fois mentaux et sociaux. Car en fait, Christian Geffray réussit le mariage de la structure et de l'inconscient. Ce livre est *structuraliste* et sans doute son auteur le savait-il. Je retrouve dans son écriture la recherche des invariants qui est mon propre impératif de recherche. Il situe ces invariants dans « des structures discursives, par elles-mêmes anhistoriques et universelles » (« Introduction »), que de mon côté j'accroche, au socle dur partagé par toute l'humanité, des observations, besoins, affects et interrogations. Tous les peuples, dit-il, savent qu'ils vont mourir et sont également soucieux de leur dignité, c'est-à-dire conscients de la valeur subjective « même si les procédures capables de l'attester dans l'ordre symbolique sont différentes », et lient sans les confondre la foi, la parole et la confiance – ce risque absolu – d'un côté, et le calcul, qui s'accompagne de jouissance, de contrat et de doute, de l'autre.

Au-delà de ces oppositions fondamentales, dont il dresse la liste à la page 9 de l'Introduction, il nous montre comment, structurellement, le discours des

exégètes scientifiques reproduit somme toute cette dualité essentielle : enchantement *vs* désenchantement de Max Weber, liens de dépendance personnels *vs* travail salarié « libre » selon Karl Marx, économie du don *vs* économie de la marchandise, selon Marcel Mauss, holisme *vs* individualisme selon Louis Dumont, économie des biens symboliques *vs* économie des biens économiques selon Pierre Bourdieu.

Utiliser le langage des paires dualistes n'est sans doute pas suffisant pour qu'on puisse parler de structuralisme : la structure en effet est déjà dans les choses observées, et le dualisme des catégories binaires est du coup une propriété de toutes les langues qui ressortit selon moi, au premier chef, de l'opposition entre identique/différent subsumée par le masculin et le féminin. Il n'est pas indifférent d'ailleurs que le jeu de la foi et du calcul s'inscrive fondamentalement dans l'irréductibilité de la différence.

De façon plus nette, le travail structural de Christian Geffray apparaît dans la mise en évidence d'équivalences au sein de cadres invariants. Ainsi le cadre invariant qu'il dénomme « conforter la foi de tous en sa parole, au-dessus de la mort » est rempli de manière culturellement identique par l'ingestion, par leurs semblables, des cendres de valeureux Yanomami, la consommation par les Tupinamba des corps de captifs courageux, ou l'incorporation métaphorique par les chrétiens du corps du Christ sous la forme de l'hostie. Ou encore, le cadre invariant qui consiste à chercher ailleurs, dans la « loi du nom », le « nom de la loi », qu'il s'agisse du *hau* des Maori, des coquillages de la *kula*, ou du nom de Jésus.

La plupart de ces cadres invariants qu'il fait surgir sous nos yeux ont pour origine, selon lui, des pulsions universelles, c'est-à-dire qu'ils naissent de la mise en perspective d'une partie seulement de ce qui constitue pour moi le socle dur de l'expérience humaine, mais il s'agit en effet des mécanismes universels de mise en mouvement du jeu social, qu'il parle de la confiance limitée dans les autres mais à laquelle il faut bien se risquer (qui fait que les Yanomami offrent à boire à leurs visiteurs « en disant “pan” »), ou bien des mécanismes du refoulement et de l'intériorisation d'ordres comminatoires qui ne peuvent jouer à plein que dans l'endoctrinement de l'enfant dans sa culture comme nous le montrent trois exemples : celui *a contrario* d'Helena Valero, l'étrangère qui doute de la sacralité du traitement de cendres humaines qui vont être digérées et déféquées, ce à quoi Fousiwé répond : « Qu'on ne t'entende jamais dire cela ! », l'exemple de Ranapiri, qui ne juge pas nécessaire d'en dire plus à l'ethnologue sur le *hau* (« Cela suffit comme cela »), ou le jugement péremptoire du père chrétien à son fils sur les raisons pour lesquelles il convient d'aimer son prochain (parce que Jésus l'a dit).

Nous ne sommes pas en présence de rapprochements gratuits. Ce sont effectivement des traits structuraux.

Toutes les démonstrations des quatre études anthropologiques qui accompagnent et justifient le texte théorique sont remarquables. J'en retiens particulièrement ici « Les noms de la loi et le sacré. À propos du *hau* – M. Mauss, M. Sahlins ».

La question posée est : qu'est-ce qui engage l'objet lui-même ? Christian Geffray met là encore en évidence un cadre majeur invariant, doublé d'une forme quasiment universelle de dualité dans l'expression, d'équivoque sémantique. Le cadre invariant réunit aussi bien les formes multiples du *hau* qu'il énumère que ce que nous appelons dans notre langue Providence (ou peut-être aussi « grâce », ajouterai-je). Providence est l'équivalent le plus juste qu'il ait trouvé pour dire la signification duelle du *hau* : l'objet lui-même et « cela » dont il procède, que Marshall Sahlins voyait comme le profit, le croît, donc du côté du calcul, là où Marcel Mauss le voyait du côté de l'âme et de la foi. Mais Providence comme *hau* est double.

Cette nécessité inconsciente qu'il fallait situer, cette pensée qui oblige, c'est la nature du *hau*. Tout manquement à ses exigences est déshonneur et met en jeu la figure du dépit amoureux. Le *hau* devient ainsi « le nom donné à la loi qui garantit la parole » donnée, et aussi ce qui fait que les objets investis ne sauraient mentir.

Ainsi le nom de la loi fait-il irruption au lieu où doit s'abolir le doute, et plus loin encore, écrit-il, le *hau* est alors le nom donné à la fonction symbolique elle-même pourvu que l'on admette, avec la psychanalyse, qu'une telle fonction n'a pas d'existence indépendante de sa nomination même. Le nom est le point de butée où se noue la nécessité de faire confiance à l'autre, à sa parole, à ses dispositions et c'est ainsi le lieu d'une dette infiniment insolvable.

J'ai en effet admis, avec lui et avec la psychanalyse (mais aussi sans elle), que la fonction symbolique n'a pas d'existence indépendante de sa nomination même. Mais je suis redevable à Christian Geffray du plaisir d'en lire des démonstrations tranquilles, rigoureuses, simples et subtiles, avec un ton particulier, paisible, proprement socratique, et un nombre inaccoutumé de phrases qui restent durablement dans l'esprit, par la force de leur vérité : « Ce qui est précieux ne circule pas, ce qui circule n'est pas précieux », « la loi du nom se garantit aux yeux de la conscience du nom de la loi »...

Merci à Christian Geffray de s'être consacré à cette entreprise considérable de liaison des lectures anthropologique et analytique pour nous faire entendre à la fois la complexité et la simplicité du social. Merci d'avoir été notre ami à tous. Merci d'avoir existé.